

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 49 (1911)  
**Heft:** 37

**Artikel:** Villégiature  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-208020>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MÉ ON È DE FOU, MÉ ON RIT

CLLIOTSON étai tot que cliotson. On l'appelâve dinse po cein que son père s'étâi z'u rontu la tsamba on dzo que l'étâi sou. Lo valet avâi dan hiretâ de son père son sobriquet et son gran de sau, mâ pas sa piauta bêtorsa. L'è por cein que vo dio que Cliotson n'étâi pas cliotson.

Po bâire, bêvessâi prau, trau mîmameint, tant que l'a fini pè vère lè sindzo, lo diablo, lè poute bîte et tot lo bataclian et kê, à la fin, lo syndico de Cliantsi l'a décidâ de lo fère reduire âo Bou de Cery.

Lo syndico bâille dan lè z'ôdre à l'hussî de la municipalitâ et âo messèli de menâ Cliotson. Van dan lè dou vers li avoué on tser à banc et fan asseimblieint de l'invitâ à fère on tor avoué leu.

Tot va bin. Cliotson monte su lo tser, l'hussî découte li, tandu que lo messèli tegnâi lè guide, et pu... dzibllia po l'èpetau dâi fou, à duve z'hâore llièin.

N'avant pas fé onn'hâora de tsemin que, ma fâi, mon Cliotson n'a pas voliu allâ pe lèvé et fasâi état de sè reveri.

— Tè rondzâi pi ! fâ l'hussî. Manquâve rein que cein. On pâo pas lo preindre pè la force, lè pè fort que no dou einseimblie. Lo faut preindre pè la rusa.

Et l'ant prâi pè la rusa. Lo fant eintrâ âo premi cabaret que l'ant trovâ et l'ant coumeinci, lè trâi, à bâire on mouf de quartette po soulâ Cliotson. Po fini l'ant pu arrevâ âo Bou de Cery.

Cliotson étâi sou, mâ lè z'autro assebin et quasu mè que li. Faillâi vère cliiau trâi z'esta-fîé quand sant dêcheindu de lau tser. Tegnant ti lè bord dau tsemin, quequelhîvant ti lè trâi, tant que lo mâidzo n'a pas z'u moyan de comprendre cein que voliâvant. Le dezan bin que vegniant de pè Cliantsi et qu'èin faillâi reduire ion. Ie bramâvant tellameint que lo mâidzo l'a fâliu télégraphiè à Cliantsi.

— Lo quin dâi trâi è-te fou ?

Et lo syndico fa reprendre : — L'è Cliotson.

Bin su ! cliotson ! mâ cliotson ti lè trâi, noutrè soulon. L'hussî oncora bin mè que lè z'autro, por cein que pouâve bin moins portâ lo vin, tant que lo mâidzo lo fâ eimpougnî pè lè z'infirmiè.

L'hussî sè defeidâi, vo pouâide peinsâ ; mîmameint que l'ant du lâi betâ lo gilet de fè. Lo messèli sè tegnâi lè côute de rire de vère sè grimace et Cliotson, tot èpouâiri, reverve lo tser et fotâi lo camp âo dissime galop po Cliantsi. Lo messèli lâi traciè aprî po ne pas fîre prâi assebin.

Tandu ci teimps, l'hussî desâi : « Su pas fou, su pas fou. Su l'hussî », et lo mâidzo fasâi : « L'è bo et bin fou ; sè crâi on hussî. L'a la folie dâi grantiau (grandeurs). Lo faut eincllioure. »

Et l'ant einclliou et mena à la « douche », que-met diant lè mâidzo.

Lo dzo d'aprî, Cliotson va vè la fenna à l'hussî et lâi fâ dinse :

— Ne savè pas que ton hommo étâi fou. L'è mè que l'è menâ âo Bou de Cery.

MARC A LOUIS.

## Noutron crâno vilhio patois.

Une ligne a été omise dans la 6<sup>e</sup> strophe du morceau patois paru dans le numéro du 9 septembre. Nous rétablissons :

Et lè cliotsette dâi z'ermaille,  
Et la moletta su la faux,  
L'atsetta que tsapplie la dâille,  
L'iguie que dêcheint dâi tseinau,  
La tserri que fâ son terrau,  
Lo vin que dau bossaton câole,  
Dein noutron 'bi payi vaudois,  
L'ôuvra dâi sâpalon, dâi birole,  
Dezan lau dzoufo ein patois.

**Un souvenir des manœuvres.** — Il est parfois des coïncidences fâcheuses ; ainsi lisez l'historiette suivante qui nous est racontée par un témoin oculaire.

La une du 1 traversait, le 2 septembre, avec le bataillon, un endroit un peu marécageux dans la commune de Froideville. Dans les rangs se trouvait un soldat tout fier de fouler pour la première fois le sol de sa commune ; son plaisir fut court, hélas ! Notre troupier, en sautant un traître fossé, glissa et tomba le pompon en avant dans l'eau et la vase.

Quand, après quelques efforts, il fut extrait de sa situation humide et qu'il eût rendu la première gorgée il s'écria en faisant le poing : « char... mante commune ! »

Il s'en souviendra, de sa commune ! C.

## PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Mêlez-vous des fenêtres ouvertes.



— Pourquoi ? me dirâ le lecteur. De crainte des coups d'air et de leurs conséquences fâcheuses, rhumes, coryzas, catharres, bronchites, peut-être ? — Voulez-vous rire ?

— Point. Mais il y a l'autre danger ! — ???

— Mais oui, le danger... des voisins.

J'étais, l'autre soir, assis à ma fenêtre et rêvais en regardant s'allumer les premières étoiles. C'était une soirée magnifique. Après les heures torrides de l'après-midi, un peu de fraîcheur semblait descendre du ciel.

Tout-à-coup, j'entendis dans le silence du soir un bruit de baisers et une voix susurra :

« Oh ! Jules ! ! »

Bon, fis-je, voici les tourtereaux du quatrième qui commencent.

Et ce fut un duo sans fin où le bruit des baisers alternait avec de langoureux : « Oh ! Jules ! »

— Je ne peux pourtant pas aller toute nue, proclama une voix aigre que je reconnus pour être celle de la sympathique locataire du premier.

Son mari cherchait sans doute à lui faire entendre raison, car la voix reprit, plus perçante encore :

— Je crierai si je veux. Tant mieux si tout le quartier sait comment tu me traites.

Enervé, sans doute, par cette discussion, le perroquet du voisin d'en face jugea qu'il était temps d'intervenir. D'une voix claironnante, écho des représentations du Kursaal de l'hiver dernier, il jeta à la propriétaire qui criait :

« Oh ! les hommes ! »

un péremptoire :

« Dyck, ferme-ça ! »

Puis, couvrant la discussion, qui, au premier, tournait décidément à l'aigre, le phonographe du concierge nasilla :

« Embrass'moi, Ninette, embrass'moi ! »

Sur son piano, la fiancée du second, tout à ses doux rêves, s'envolait bien loin des disputes du vieux ménage et chantait les couplets de l'aimoureux Siebel :

Portez-lui mes aveux.

BERT-NET.

**La part de tous.** — F\*\*\* est un pique-assiette bien connu. Il s'en vante presque, et sans nulle vergogne.

— Hélas, disait-il l'autre jour, quand il y en a pour six, il y en a pour sept.

— Oh ! sans doute, répliqua son interlocuteur, si vous parlez de la lampe.

## VILLÉGIATURE

ON a dit et redit cent fois que nulle part on ne peut être mieux que chez soi ; c'est presque une vérité à M. de la Palice. C'est pour cela, sans doute, qu'aux premiers beaux jours, tous ceux qui ont en poche quelques sous et à qui le sort accorde tant soit peu de loisir prennent la clef des champs. La mode, la tyrannique mode !

Or donc, vous qui ne savez rester en place, vous que taquine le démon des voyages, voici quelques conseils, donnés jadis par Henri Cain.

Quand, l'été venu, Labiche, l'amusant Labiche, s'en retournait en Sologne, voici le moyen qu'il avait adopté pour ne rien oublier d'utile à faire tenir en ses malles :

Labiche commençait par se poser la main droite sur la tête, et, son fidèle domestique exécutant ses ordres, il disait :

» Crâne : chapeau de paille, chapeau haut, feutre, mou, etc.

» Cheveux : peignes, brosses, pommade, etc.  
» Nez : mouchoirs, poudre contre le coryza, acide borique, etc.

» Yeux : pince-nez, lunettes, etc. »

Il continuait ainsi en se palpant jusqu'aux pieds.

Une fois cette opération terminée, Labiche reprenait ses observations en recommençant par les souliers pour finir par le chapeau.

Il appelait ça « faire la preuve en remontant. »

Quand tu arriveras au chemin de fer, d'un geste sec désigne tes bagages à enlever ou devant être portés jusqu'aux wagons.

Plus tu paraîtras Anglais, raide et désagréable, mieux on l'obéira.

Arrivé dans ton compartiment, change de tactique. Redevenis nature : tiens-toi comme un simple mufti, encombre de tes paquets tous les coins et, fermant rageusement la portière, à travers la vitre regarde d'un œil très méchant ceux qui auraient le toupet d'oser vouloir envahir les places que tu accapares indûment.

Tu feras fuir ainsi nombre de personnes élevées dans la croyance aux faits divers, dans le respect du roman policier, et tremblant la peur d'« être assassinées sous un tunnel par un homme de mauvaise mine ! »

Il est assez pratique de fumer une grosse pipe sentant fort mauvais.

Qu'une dame âgée cherche à monter dans ton wagon, dis-lui très vite, sèchement et d'un ton scandalisé : « Hommes seuls, madame ! » Tu verras aussitôt cette voyageuse (pour peu qu'elle soit bien élevée) balbutier une excuse et se hisser dans le compartiment voisin, sans rien comprendre à ton apostrophe. (Spécialement recommandé : c'est d'un effet presque certain.)

Emportes-tu un homard, un fromage ou un melon, sache que les filets des autres compartiments de tien n'ont été inventés que pour les recevoir.

Il faut te garder de tout étonnement si, parfois, tu subis le mécompte de ne plus retrouver en place « ces empestoirs », qu'un voyageur grincheux et connaissant le truc aura expédiés par la portière. En ce cas, comme tout le monde te donnerait tort, ne réclame pas, crois-moi.

Arrivé à l'hôtel, avec grand soin, sans te presser, choisis une excellente chambre. Fais monter ta malle (important !) Ensuite, tu terrifieras le « bureau » par ces paroles sacramentelles : « J'ai des coupons d'hôtel ! »

Rien qu'à voir la tête des gens, qui ne peuvent plus ainsi majorer leurs prix, tu savoureras une jouissance d'un ordre excessivement raffiné.

Sur la plage, le premier jour, oriente-toi, observe, étudie, compare avant de te livrer ; n'es-saye pas de faire connaissance trop vite avec celui-ci ou celui-là.

A notre époque, grâce au complet de flanelle blanche, à la casquette russe avec pavillon de yacht brodé et boutons à ancrs, tous les hom-

mes se ressemblent au bord de la Grande-Tasse. On est souvent refait dans les grands prix.

Il pourrait en effet l'arriver, de te lier d'une de ces « solides intimités » de bains de mer (que rien ne peut désunir, sauf la date du billet de retour), de te lier, dis-je, avec un fabricant de poudrette se faisant passer pour chimiste-parfumeur, et un tenancier de tripot qui se donnait comme « chef d'institution » !

Enfin, dernier conseil :

Amuse-toi follement à la campagne ou sur les plages. Epuise la coupe des plaisirs champêtres et des voluptés aquatiques ; ça te permettra de revenir avec tant de joie dans ta bonne ville.

**Le tonnerre importun.** — Un célibataire, très bigot, mais très gourmand aussi, n'avait pu résister au désir de se faire servir, un jour maigre, une omelette au lard dont il était friand.

Tandis qu'il savourait son petit péché, un formidable coup de tonnerre éclata soudain.

Le dîneur s'arrêta, interdit. Puis, jetant le reste de l'omelette par la fenêtre : « Voilà pourtant bien du bruit, là-haut, pour une misérable omelette au lard ! »

**Un heureux.** — E... adore sa femme. Elle le déteste. Elle l'a épousé pour des raisons étranges à l'amour.

Cependant l'antipathie de madame à l'égard de son seigneur ne se manifeste jamais que d'une façon très cérémonieuse. Elle ne s'est jamais permis, entre autres, de le tutoyer.

« Ah ! si du moins, lui dit un jour l'époux infortuné, tu ne m'accablais pas de ce langage cérémonieux « qui tue le sentiment », si tu consentais à me tutoyer, je serais le plus heureux des hommes. »

— Eh bien, soit... Va-t'en !... Va-t'en, dis-je !

#### SUR LE QUI-VIVE !

**D**IABLE !... diable !...

— Alo ! qu'avez-vous à appeler comme ça le diable, assesseur ?

— C'est que je lis là, dans les papiers, ces affaires du Maroc. Les Français et les Allemands ont bien de la peine à s'entendre.

— Et puis quoi ?...

— Comment... et puis quoi ? Mais, père Daniet, si ils ne parviennent pas à se mettre d'accord, c'est la guerre.

— Allons donc, la guerre ! Y z'en ont seulement bien trop peur. A présent qu'on se tire dessus sans se voir, y tiennent pas tant à essayer, ni l'un ni l'autre. Et puis, si la guierre était déclarée, ce serait un beau trafi ; tous les pays entreraient en danse. Ce serait du propre !

— Ah ! ça, il est certain que ce serait une conflagration européenne. C'est pourquoi cela serait terrible et pourquoi il faut espérer que ce triste spectacle nous sera épargné.

— Je ne sais pas, assesseur, si ce serait, comme vous dites, une confiscation européenne, mais en tout cas y aurait un rude fourbi. Et pi que nous serions au beau milieu de la danse. Y aurait pas même de pas s'en mêler.

— Il est plus que probable que nos frontières seraient violées et notre pays envahi.

— Eh ! tonnerre de tonnerre ! qui z'y viennent seulement ! Comme on te les recevrait ! Je ne suis plus jeune, mais, charrette ! j'ai encore bon œil, bon bras et le reste. J'en arrêterai encore bien quèques demi-douzaines !

— Mais qu'est-ce que cela ! père Daniet. C'est des milliers et des milliers qui nous tomberaient dessus.

— Heu !... les lâches !...

— A la guerre, comme à la guerre ! Il n'y a pas de quartiers. Que voudriez-vous que fit notre armée, toute bonne soit-elle et tout ardent que soit notre patriotisme ? Le nombre, c'est le nombre.

— ...Oué !... oué !... Enfin, ne trouvez-vous pas, tout de même, assesseur, que pour nous, les petits peuples, qui ne réclamons rien à personne et qui ne demandons qu'à cultiver en paix nos champs et nos vignes, et qu'à pouvoir boire tranquillement nos trois décis en fumant une pipe, le soir avant de se coucher, ne trouvez-vous pas que c'est bien ennuyeux d'être toujours sur le qui-vive à cause de ces grandes puissances qui ne sont jamais contentes, qui sont toujours en incubation.

— En ébullition, vous voulez dire.

— Si vous voulez.

— Sans doute, sans doute. Mais il en a toujours été et il en sera toujours ainsi : ce sont les gros qui commandent. Que voulez-vous que fassent les petites nations ? Si elles élevaient trop la voix, on leur dirait comme aux enfants : « Allez, allez, les petits, à l'école ! Et un peu leste ! »

— Oué... oué... l'ami, pas si vite ! Et si les petits s'entendaient entre eux, si y se coagu-laient, par exemple, pour faire du trafi, y faudrait bien pourtant que les gros les écoutent. Sapristi ! nos droits valent bien ceux des grandes puissances, que diable !

— La raison du plus fort est toujours la meilleure, a dit le bon La Fontaine.

— Oh ! La Fontaine... La Fontaine, je sais pas qui c'est ; et pi d'ailleurs y doit être un mort. Paix à sa mémoire. Je dis, moi, qu'y n'est pas juste que toute l'Europe soit comme ça su le balan parce que deux puissances sont en nièce. Sommes-nous tous égaux devant la loi, oui ou non ?

— Oh ! père Daniet, l'égalité, c'est un mot qu'on met pour faire beau voir, comme on dit, dans les lois, dans les discours et dans les papiers.

— Pas question ! L'égalité, c'est l'égalité. Un « nio » de petits, valent bien un gros, avec !

D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut bien nous faire à nous, ce Maroc ? c'est pas parce qu'on a un brigadier de police là-bas, qu'on veut s'en mêler et se laisser embêter ! Ce Maroc et ce Congo sont aux moricauds. Faut les leur laisser. D'abo, de quel droit les leur prendrait-on ? On dit que ce sont des gens qui ne valent pas cher. Mon té ! est-ce que les Européens valent beaucoup mieux ? On est un peu plus civilisés... en dehors ! On sait dire : « Oui, *mossieu* », « non, *madame* », « bonjour *mossieu* », « bonjour *madame* », « *si vous plaît* » et « *merci* ». Et pi quoi, c'est tout ! Voilà toute la civilisation. Et avec ça, on se croit permis d'embêter tout le monde et de se mêler de ce qui ne nous regarde pas, des affaires des autres... Eh ! pitié ! X.

#### La roue de la fortune.

● Un homme de cœur et d'esprit ne fait jamais fortune que par hasard, a dit un grand penseur.

● Il y a très peu de grandes fortunes innocentes, a dit un autre.

● A la nouvelle d'un désastre de fortune dont il était victime, un spéculateur très connu, trop connu même, s'écria :

« C'est bien malheureux, car cette affaire réussissant, j'étais millionnaire et du coup je devenais honnête homme. »

#### A propos de médecins.

« Nous sommes comme les cochers de fiacre, disait un célèbre médecin ; nous connaissons bien les rues, mais nous ignorons ce qui se passe dans les maisons. »

\*\*\*

« Craignez-vous donc tant que cela de le manquer ? » disait quelqu'un à un médecin qui, fusil en bandoulière, s'en allait voir un de ses malades.

**Le droit.** — M. R... se présente chez un avocat et le prie de se charger de sa cause, qu'il lui expose.

— Votre affaire, lui dit l'avocat, est excellente, mais je suis fâché que vous veniez si tard ; je me suis engagé ce matin à plaider pour votre partie adverse.

— Mais, monsieur, si ma cause est bonne, la sienne ne peut l'être.

— C'est ce que nous verrons à l'audience, répond l'avocat.

**Tête à tête.** — X..., qui est un gourmet et une bonne fourchette, s'informait du nombre de convives qu'il y aurait à un dîner auquel il était prié.

— Nous serons dix, lui répondit-on.

— Peste ! c'est beaucoup.

— Oh ! mais ce sont tous des personnes de qualité.

— Que m'importe ! J'aime encore mieux manger un chapon seul à seul avec un voleur qu'avec dix académiciens.

**Question ?** — Un jeune fat, l'espèce en est nombreuse, disait toujours, en parlant de son père : « Mon père, M. le député... »

— Comment donc, appelez-vous l'autre ?... lui demande une personne que cette fatuité agaçait.

**Une bonne raison.** — M..., un grincheux, disait à un garçon de café qui ne le servait pas à son gré : « Jacques, il faut vous marier ! »

— Et pourquoi donc, Monsieur ?

— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

\*\*\*

C'est le même grincheux, atteint de plus de « calembouromanie » à qui le même garçon servait du café à la crème.

— Vous appelez ça de la crème ? fait-il. Oh ! que c'est laid !

**Triste menu.** — M... las de la mauvaise chère que l'on faisait chez un de ces voisins qui l'invite quelquefois et à la table de qui la médiocrance préside à la conversation, nous dit l'autre jour.

« Je suis dégoûté de manger mon prochain sur du pain sec. »

**Kursaal.** — La troupe d'opérette presque entièrement nouvelle est arrivée, mais l'ouverture de la saison n'aura lieu que le vendredi 22.

Pour la rentrée de Géo, le comique aimé des Lausannois, et pour quelques jours seulement, on donnera « Qui qu'a vu Ninette... ? », opérette qui fut le succès de cet excellent artiste.

Si le tableau de troupe porte quelques noms aimés : Ridon, Niké, Mme Franco, en revanche, le cadre des chanteuses est entièrement renouvelé ; de plus, un choral français assurera l'exécution parfaite des chœurs.

Dans le répertoire, presque exclusivement composé de nouveautés, nous voyons les titres des opérettes à succès de l'année dernière, à Paris, de cette année, et même, à titre de primeurs pour Lausanne, ceux de l'année prochaine !...

La Revue passera en janvier, sans remise.

Voilà une saison qui promet.

**Théâtre Lumen.** — Quoique la grande saison n'ait pas encore commencé au Théâtre Lumen, ses spectacles se ressentent de l'approche de l'époque consacrée.

Cette semaine, les personnes qui se rendront à la salle si confortable du Grand-Pont pourront apprécier à leur juste valeur un nombre considérable de pièces, des dernières nouveautés, qui tantôt les amuseront royalement, tantôt les captiveront par leur charme spécial, ou bien leur procureront l'occasion de faire une excursion dans les domaines plus sérieux des connaissances utiles.

Certaines scènes ne manqueront pas d'intéresser spécialement le beau-sexe, celle entr'autres intitulée « L'Autome » nous réserve une surprise aussi grande que celle de la Jupe-culotte ; les sacs à main transformés en chapeaux.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO